

LE SANKOFAÏSME ET LA QUÊTE DU DÉVELOPPEMENT ENDOGÈNE EN AFRIQUE

Kouadio Julien KOUASSI

Département de Philosophie (Philosophie des cultures et civilisations africaines),

Université Félix Houphouët-Boigny – RCI

ORCID iD : 0009-0005-2091-7865

julienkouadio49@yahoo.fr

Résumé : Le *Sankofaïsme* est une philosophie qui valorise le retour aux sources culturelles et la redécouverte de l'héritage africain. Issu du proverbe akan, précisément *Twi*, "*Sankofa*" signifie "retourner et aller chercher". C'est une contraction de la phrase "*san n'ko fa*" qui se traduit littéralement par : "je dois nécessairement, obligatoirement → (*san*) aller, partir → (*n'ko*) chercher, prendre → (*fa*). Ce concept rappelle aux Africains la nécessité de se poser, dans cette course effrénée vers le développement, pour regarder derrière soi afin d'apprécier et se réapproprier l'histoire, l'identité et les savoirs ancestraux. Ce n'est pas une invite à un retour définitif aux sources pour s'y enfermer mais un recours ; une exhortation à la conscience historique dans l'optique d'une meilleure élaboration des stratégies de développement en Afrique. Ainsi, sous l'auspice de cet oiseau mythique et mystique, le *Sankofa*, l'Africain porté vers les modèles de développement d'ailleurs, doit toujours jeter des œillades rétrospectives pour apprécier et intégrer les connaissances de son terroir dans le processus du développement de son continent. Pour cette Afrique qui danse au rythme des modes de connaissances exogènes, mais qui paradoxalement peine jusque-là à s'extirper de l'étau du sous-développement, ce retour aux sources pour recourir aux stratégies endogènes est nécessaire.

Mots-clés : Afrique, Développement, Pathologie sociopolitiques, Sankofaïsme, Savoirs endogènes et exogènes

SANKOFAISM AND THE QUEST FOR ENDOGENOUS DEVELOPMENT IN AFRICA

Abstract : Sankofaism is a philosophy which values the back to cultural roots and the rediscovery of African heritage. From the Akan proverb, specifically *Twi*, "*Sankofa*" means "return and fetch". It is a contraction of the phrase "*san n'ko fa*" which literally translates as: "I must necessarily, obligatorily (*san*) go, leave (*n'ko*) seek, take (*fa*). This concept reminds Africans of the need to stop, in this frantic race towards development, to look behind oneself in order to appreciate and reappropriate history, identity and ancestral knowledge. It is not an invitation to return permanently to one's roots and remain confined there, but rather an appeal to draw strength and inspiration from them to historical consciousness with a view to better elaboration of development strategies in Africa. Under the auspices of the mythical and mystical Sankofa bird, the African, even as they look outward to external development models, must also cast retrospective glances to appreciate and integrate local knowledge into the development process of the continent. For an Africa that dances to the rhythm of exogenous modes of knowledge, yet paradoxically still struggles to escape the grip of underdevelopment, this return to the sources through endogenous strategies is both timely and necessary.

Keywords : Africa, Development, Sociopolitical Pathologies, Sankofaism, Endogenous and Exogenous Knowledge

Introduction

L'avènement des Technologies de l'Information et la Communication et le degré d'instruction ont mûri l'éveil tous azimut des consciences africaines. Et, de partout on se pose pour s'opposer. Cependant l'opposé de l'opposé est-il toujours le même ou l'opposé ? Peut-on réellement s'opposer sans changer ? L'incongruité se corse lorsqu'avec sagacité, l'Afrique veut se développer sans ses savoirs endogènes. Le Noir souffrant d'un anatopisme et voyant le développement d'un œil myope, vogue à tout vent sur cet océan de l'existence vers des inconnus. Dans cette situation atypique, il se laisse épater et appâter par l'idée que le meilleur est ailleurs et que tout ce qui relève de l'Afrique est inférieur. Par voie de corollaire, depuis les années 60 où brilla le soleil des indépendances africaines jusqu'à nos jours, l'on continue de croire que toutes les solutions de notre développement viendraient du Ponant. Les ex colonisateurs seraient sûrement partis avec les connaissances ou les secrets nécessaires de l'émergence. Ce pour quoi l'on n'a cessé « considérer l'épistémè occidental comme l'unique fenêtre qui permet de voir le monde » (E-M. Mbonda, 2019, p.303). Ce qui explique également les coopérations Nord-Sud qui se transforment parfois en néocolonialisme et les déferlements massifs des Africains dans les pays européens, asiatiques, américains... pour y apprendre leurs secrets de développement afin de revenir les calquer au monde africain. Ces sauts dans l'inconnu ne sont pas mauvais en soi puisqu'ils supposent un brassage culturel, une synergie des savoirs. D'ailleurs, les Grecs ont fait de même en allant s'abreuver à la source du savoir égyptien.

Mais contrairement à ces peuples qui ont réussi à déterritorialiser les savoirs égyptiens pour les reterritorialiser à leurs réalités, l'Africain a tendance à banaliser les pratiques culturelles de son biotope au profit des spécificités exogènes mal connues voire inconnues. Et pourtant les savoirs endogènes en général et en particulier les Religions Traditionnelles Africaines (RTA), « ont structuré et conditionné la vie sociale, politique, et éthique de l'Afrique, avant l'avènement des religions instituées. Elles étaient le ciment, le lieu d'harmonisation du corps social. (...) Elles favorisaient une réalisation pleine et holistique de la personne humaine... » (G. Tchongang, 2013 :256). Mais quels bénéfices ces modèles de développement importés ou copiés-collés ont-ils permis à l'Afrique d'enregistrer dans sa course effrénée vers le développement ? Assurément dirait-on sans barguigner le développement des infrastructures routières, sanitaires, la modernisation de l'administration etc. Toutefois, ce développement calqué sur le modèle ponantin, occultant parfois certaines spécificités africaines, n'est-il pas aujourd'hui à l'origine de nombreuses pathologies socio-politiques, écologiques, morales... qui mettent à mal le développement ? L'Afrique qui lutte pour son authenticité et le développement peut-elle, en regardant le rétroviseur, se targuer d'avoir atteint ses objectifs sans ses caractéristiques endogènes ? Ces questions ne sont pas simplement rhétoriques ; elles traduisent une conviction théorique que cette étude se propose de démontrer à travers les hypothèses suivantes : premièrement, le développement calqué sur des modèles exogènes, insuffisamment adaptés aux réalités endogènes africaines, est à l'origine de nombreuses crises qui compromettent le développement du continent. Deuxièmement, l'Afrique ne peut atteindre un développement authentique durable sans la valorisation et l'intégration de ses savoirs, ses valeurs et ses ressources culturelles propres.

Ainsi, pour y parvenir et éviter qu'en Afrique le philosophe ne soit qu'un simple esthéticien de la beauté du cadavre, il faut adopter cette attitude Sankofaïste qui permettra de puiser dans le corpus théorique que nous offrent les savoirs endogènes, par le biais de la science, ce qui est concevable pour que ce continent se développe sans se fermer à l'universel. Si « la culture valorise les peuples [et que] sa négligence les déchoit » (S. Diakité, 2018, p.87), alors un développement africain durable et profitable à tous devrait inclure les savoirs et réalités du biotope africain. Dès lors, cette question constituant l'armature de ce travail devient inévitable : le Sankofaïsme peut-il influencer les approches de développement en Afrique, en mettant l'accent sur l'importance de la culture et des valeurs traditionnelles ? Sans jusqu'à douter qu'elles ne souffrent elles aussi d'aucun défaut, les pratiques culturelles africaines connues mais hélas non reconnues, pourraient efficacement contribuer au développement de l'Afrique. À l'instar de l'oiseau mythique et mystique le Sankofa, l'Africain porté vers les modèles de développement d'ailleurs, doit toujours jeter des œillades rétrospectives pour apprécier et intégrer les connaissances de son terroir dans le processus du développement de son continent. Pour cette Afrique qui danse au rythme des modes de connaissances exogènes, mais qui paradoxalement peine jusque-là à s'extirper de l'étau du sous-développement, ce retour aux sources pour recourir aux stratégies endogènes est plus que jamais nécessaire.

L'objectif visé par cette analyse est d'inviter, d'une part, les Africains à la valorisation et non à la bouc-émissarisation des savoirs endogènes africains. D'autre part, faire comprendre que les pratiques culturelles africaines sont des creusets pragmatiques qui, bien expliqués « dans [leurs] fondements et visées idéologiques (...) [peuvent] aiguïser l'appétit intellectuel de tous ceux qui [sont] assoiffés de savoirs... » (S. Hien, 2017, p.7) et contribuer à la relance économique-sociale, à l'atteinte des objectifs du développement durable (ODD). Une analyse tridimensionnelle permettra d'atteindre cet objectif. D'abord une méthode analytico-critique dévoilera les raisons de la muséification des savoirs endogènes. Ensuite, par la méthode herméneutique et la déconstruction, nous irons dans les interstices du Sankofaïsme pour l'appréhender et voir ses enjeux pour le développement de l'Afrique et surtout en ce qui concerne la résolution des pathologies socio-politiques, écologiques, morales... Enfin, la démarche prospective et praxéologique servira de base pour entrevoir la possibilité d'une synergie entre le Sankofaïsme et les savoirs exogènes ; gage d'un développement plus efficace, durable et inclusif.

1. Savoirs endogènes africains : savoirs non-savoirs ?

Qu'on se situe dans les sociétés dites techniquement et scientifiquement avancées ou celles dites en voie de développement¹, le mythisme, le mysticisme, l'animisme, le

¹ Ce qualificatif de pays en voie de développement suscite parfois des inquiétudes : le développement est-il une destination ? Si oui, les pays dits en voie de développement pourront-ils un jour arriver au bout de cette voie et atteindre cette fameuse destination qu'est le développement ? Qui valide ou donne le ticket d'accès au développement ? Sûrement les pays qui sont déjà à cette destination : les pays développés ! Après avoir atteint un seuil conséquent de développement en épuisant, sur leur passage, les ressources naturelles et désorganisé le système terrestre par leurs puissances technologiques, lesdits pays ont créé une autre voie : celle du développement durable. Un développement qui puisse être bénéfique pour la génération actuelle sans compromettre ou hypothéquer les meilleures conditions d'existence des générations à venir. Ainsi, lancés dans une course effrénée vers le développement, les sous-développés apprennent, par les

symbolisme... sont utilisés comme des modes de compréhension et d'explication du monde et des phénomènes qui y ont cours. *Urbi et orbi*, et ce malgré le siècle des lumières qui a vu l'émancipation de la raison humaine, « on continue de croire aux mauvais présages, aux rêves, aux horoscopes, aux diseuses de bonne aventure, aux nombres propices, aux jours et mois qui portent malheur, aux chances, aux talismans, aux mascottes. Les chambres de certains hôtels ne portent pas le chiffre 13, chiffre de malheur par excellence » (R. Boa Thiémélé, 2010, pp.34-35). Comme quoi, toutes ces pratiques culturelles, bien souvent collées clichement à l'univers africain, ne sont pas exclusivement les faits de sociétés dites primitives ou sauvages. Elles tiennent toujours leur place dans le grenier culturel de chaque peuple bien que, cartésienement parlant, l'homme se soit rendu comme maître et possesseur de la nature grâce à la technoscience.

Mais malheureusement lorsqu'il s'est agi de l'Afrique le *vulgum pecus* et surtout la rationalité occidentale a vite fait de conclure que ses savoirs sont des non-savoirs. Ce sont des systèmes de pensées spécifiques aux peuples primitifs. Niamkey Koffi, (2019, p.123), fait remarquer que « les sociétés et les faits de cultures précoloniales sont pensés comme des stades dépassés du développement des sociétés occidentales qui sont alors posées comme leur fin, le but auquel celles-là doivent tendre ». Comme quoi, l'Afrique serait une terre fertile en pratiques dépourvues de toute scientificité (mythe, contes, légendes...) et donc ne pouvant véritablement contribuer à la résolution des crises socioéconomiques, politiques, environnementales et autres que traverse le monde. Les savoirs endogènes africains, contrairement aux savoirs exogènes ou ceux des puissances dominantes, seraient des connaissances inintéressantes voire inessentiels qui gênent carrément les sérieuses réflexions sur le progrès de l'humanité. Lors des conférences, les sommets, les colloques nationaux ou internationaux sur la quête de solutions idoines face à ces nombreuses crises sanitaires, qui taraudent l'humanité, la primeur est donc accordée aux sciences venues d'ailleurs parce que jugées plus objectives et efficaces. Quant aux schèmes culturels et modes de connaissances de l'Africain ; ils sont tout simplement ignorés parce qu'incapables de conceptualisation et de construction de sens véritables. Et ce, bon nombre d'Africains formés et formatés par l'école occidentale croient que le meilleur savoir vient d'ailleurs et non de la terre de leurs ancêtres. C'est pourquoi ils sont nombreux à courir s'instruire dans les écoles et universités du Ponant.

développés, que désormais il faut mettre le cap sur le développement durable. À la croisée des chemins, ils ne savent plus vers quelles rives voguer. Faut-il suivre les objectifs de la voie du développement durable (OVDD) ou s'entêter sur celle du développement avec toutes les sanctions prévues par les différentes conférences des parties (COP). Pourquoi est-ce maintenant qu'on fait semblant de se soucier des inconvénients de la technoscience sur l'homme et la nature si tant est-il que des philosophes, des scientifiques avaient très tôt sonné la sonnée le tocsin ? Pourquoi veut-on empêcher les autres de se développer comme ils l'entendent ? D'ailleurs les pays en voie de développement ont un très faible taux de nuisance sur l'environnement par rapport aux pays développés (4% de pollution pour l'Afrique). Certes nous prenons tous conscience que notre monde est malade à cause de nos actions incontrôlées. Mais n'y a-t-il pas une sorte d'égoïsme technoscientifique et de développement derrière ce concept galvaudé du développement durable ? Si l'enjeu est véritablement de préserver la terre qui est notre commun habitat (même si pour l'heure certains nourrissent le fou projet de déménager sur d'autres planètes), il faudrait reformer à la fois notre entendement et ces qualificatifs. Mieux vaut considérer tous les pays comme étant en voie de développement durable puisque nous avons une commune responsabilité écologique et sommes tous au même point de départ. Tant qu'il y aura des pays dits développés et d'autres sous-développés, et que les premiers, se prenant pour des généraux, dicteraient des ordres aux seconds qu'ils considèrent comme des soldats de rangs, les ODD seraient difficilement atteignables et la course vers le développement, une course sans fond et sans fin.

D'ailleurs les autorités politiques africaines, les dirigeants semblent ne pas croire aux institutions scolaires, universitaires, sanitaires...mises en place, par eux-mêmes, dans leurs différents pays. Serait-ce peut-être une raison pour laquelle ils préfèrent aller se soigner ailleurs et envoyer leurs enfants étudier dans les écoles et universités françaises, américaines, asiatiques et autres ? Lors de la crise sanitaire causée par le Coronavirus survenu en 2019, ils ont été nombreux ces dirigeants africains à encourager les populations à fréquenter les structures sanitaires mises en place parce qu'elles garantissaient, selon eux, toutes les conditions nécessaires. Paradoxalement, les mêmes étaient les premiers à courir se soigner en Occident dès la première toux. Est-ce donc vrai que l'Africain n'a pas confiance en l'Afrique ? Il est vrai qu'ils ont le droit d'employer leurs ressources financières *ad libitum*, mais en tant que dirigeants, ils ont aussi le devoir de donner l'exemple à l'effet de rassurer leurs populations sur les connaissances, les capacités sanitaires, scolaires, sécuritaires qu'offrent leurs propres terres.

Dans cette même logique de muséification des savoirs endogènes africains, la médecine traditionnelle africaine paye aussi le prix fort du rejet de l'univers des soins médicaux dits conventionnels ou universels. Les techniques thérapeutiques traditionnelles africaines sont ironiquement considérées comme des médicaments de nature obscure (des pharmacopées). Obscures parce que les praticiens de ces techniques médicinales traditionnelles disent généralement détenir leurs savoirs soit des esprits des ancêtres soit des génies de la forêt. Les songes sont également des canaux de transmission de ces savoirs mystérieux. Impossible donc de les démocratiser et les rendre profitables à tous. Aussi pour les mêmes pathologies, la posologie va différer d'un guérisseur à un autre. Difficile de savoir scientifiquement la quantité d'écorces, de feuilles, de racines etc. qu'il faut associer pour atteindre le bon dosage. Tout ce capharnaüm et ce mysticisme autour de la médecine traditionnelle africaine est à l'origine de sa banalisation au profit de la médecine de Blanc qui se veut plus universelle.

Par conséquent, certains remèdes trouvés par des Africains ont malheureusement été écartés par l'OMS qui les jugea non conventionnels. À Madagascar, l'Artémisia trouvée contre le Coronavirus par l'Institut Malgache de Recherche Appliquée (IMRA) a été boutée hors de l'industrie pharmaceutique par l'OMS. Dans un document publié en octobre 2019, voici ce qu'elle disait relativement à l'Artémisia : « l'OMS ne justifie pas la promotion des matières végétales d'Artémisia ou leur utilisation sous une quelconque forme pour la prévention ou le traitement du paludisme (...). L'utilisation généralisée de remèdes à base d'Artémisia annua pourrait accélérer le développement et la propagation de la résistance à l'artémisinine »². Ainsi, ce remède Made in Africa, dont les prouesses thérapeutiques se sont révélées, a simplement été disqualifié pour promouvoir ceux proposés par les grandes puissances (Moderna, Pfizer, BioNTech, Johnson & Johnson d'Amérique, la Firme pharmaceutique Suisse Roche...). Il en va de même pour bien d'autres savoirs endogènes africains (sciences, techniques, médecine, culture, religion, art etc.). Mais pourquoi ce qui vient d'Afrique suscite tant de pessimisme sur son efficacité ou son authenticité ? Mais croire

² <https://afrique.latribune.fr/politique/politique-publique/2020-04-21/madagascar-artemisia-l-arme-controverse-de-rajoelina-contre-le-covid-19-845778.html>. Par Ristel Tehounand. Consulté le 16 mars 2024 à 15h24.

béatement que « la science occidentale est le modèle universel de toute prétention de la connaissance à la scientificité [n'] est- [il pas en réalité] un avatar de l'esprit impérial » ? (A. Karamoko, 2017, p.60).

Notons que cet esprit impérial sur l'Afrique et ses savoirs a surtout été renforcé par les religions révélées héritées de la colonisation. L'hégémonie occidentale sur l'Afrique a eu d'énormes effets corrosifs sur les valeurs culturelles africaines. En témoigne le triste bilan que dresse Césaire : « sociétés vidées d'elles-mêmes, (...) cultures piétinées, (...) institutions minées, (...) terres confisquées, (...) religions assassinées, (...) magnificences artistiques anéanties, (...) extraordinaires possibilités supprimées » (1994, p.10). Depuis cette page sombre de son histoire, les manifestations culturelles africaines sont perçues, par ces religions venues du Ponant, comme des paganismes sans enjeux véritables. Tout ce qui est culturellement africain est religieusement diabolique, néfaste et donc à détruire à coups de prières. Ainsi les religions abrahamiques se sont imposées en faisant la chasse aux sorcières aux pratiques culturelles africaines. Les techniques médicinales traditionnelles transmises de générations en générations par les ancêtres et les esprits tutélaires de la nature sont aujourd'hui abandonnées au profit de la soi-disant "bonne évangile". Dans les villages, les quelques derniers vieillards et vieilles, ces remparts qui conservent encore intacts les savoirs ancestraux, sont en train de tout abandonner pour confier leurs vieux jours à Dieu dans l'espoir de bénéficier des délices du Paradis céleste miroité par les religions révélées. Quant aux jeunes formés et formatés par l'école occidentale et aujourd'hui par les réseaux sociaux qui mettent toutes les cultures en contiguïté, ils ont tourné le dos aux pratiques culturelles de leur terre mère parce qu'on a inoculé dans leurs esprits l'idée que l'histoire de l'humanité n'est rien que la manifestation progressive de l'intelligence blanche. Le Noir ne serait que la race résiduelle de l'humanité et, de fait, rien de grand ne pourrait sortir de son être. Voilà toute l'origine de la muséification des connaissances endogènes.

La preuve, les *kômians*³, ces femmes et fillettes initiées aux pouvoirs mystiques, ces médiums entre le visible et l'invisible, celles qui ont l'art d'administrer des soins, prévenir des calamités... par la maîtrise du langage de la nature sont combattues par leurs propres frères et sœurs devenus fervents croyants des nouvelles religions. En Côte d'Ivoire, ces femmes gardiennes de la culture Akan et africaine sont situées à l'est, précisément dans la région de l'Indénie Djuablin. Ces prêtresses des religions traditionnelles africaines sont, de nos jours, perçues comme des suppôts du diable qu'il faut chasser et vaincre à coups de jeûnes et prières intenses. À côté de cela, il y a l'*Adjanou* (danse rituelle uniquement pratiquée par les femmes dans un état de nudité) chez les peuples Akan. Les objectifs visés sont entre autres le règlement des conflits communautaires, la conjuration des mauvais sorts, la pacification sociétale... La nudité dans cette danse rituelle revêt une pluralité de sens. En effet, ces femmes sont convaincues que « la nudité c'est la vie ! Il ne peut y avoir de vie sans nudité. La vie commence par la nudité. Quand une femme s'est mise nue, c'est pour

³ Selon Dr Yapi Michel, on pourrait décomposer le concept *kômian* comme suit : « *kô* » (va) et « *mian* » (quand tu te retrouves dans les problèmes) ; ce qui veut dire « va le consulter quand tu te retrouves dans des problèmes ». Ou encore *kômien* « *kô* » (va) et « *mien* » (Seigneur, Dieu). D'où « va vers Dieu » : « *kô mien i wun lô* ». Rédigé par Attoungblan.net culture, <https://www.yafohi-travel.com/article/101/les-komians-dans-la-culture-akan-cote-d-ivoire>, 2022. Consulté le 27 févr. 24 à 11h10.

dire qu'elle est pleinement dans la vie. Cette danse permet également d'interrompre systématiquement un conflit en cours dans les communautés baoulé »⁴. En 1949 à Grand-Bassam, les femmes ont protesté nues contre l'administration coloniale pour obtenir la libération de leurs époux. En 2010 pendant la crise post-électorale ivoirienne, des femmes ont marché nues sur Abobo... Malheureusement, tous ces rituels initiatiques et ancestraux (le *Poro* des Sénoufo au nord de la côte d'ivoire), les fêtes de générations (le *Dipri* chez les Abidji, l'*Abissa* chez les Abouré...) sont vus comme des satanismes, des élucubrations barbares et primitives. Seulement, doit-on continuer de porter ce regard dédaigneux sur les savoirs endogènes africains ? Ne faut-il pas, au contraire, voir au-delà des apparences et des clichés, les nombreux enjeux qui recèlent dans l'épistémè africaine ? C'est à ce jet d'œillades rétrospectives que nous invite le Sankofa.

2. Jeux et enjeux socioéconomiques de l'épistémè africaine

L'Afrique, il faut le dire tout de suite, n'est pas une *tabula rasa* en matière de connaissances ou de savoirs. Elle regorge d'énormes potentialités qui ont contribué et contribuent à la construction de cette humanité. Les nombreux préjugés qui assaillent les uns et les autres relativement aux manifestations culturelles du monde africain les empêchent parfois de reconnaître et apprécier, à leur juste valeur, les nombreuses solutions qu'elles peuvent apporter. Victimes de la colonisation, les peuples africains « ont subi la marginalisation et la négation de leurs épistémè et (...) ont fini par considérer le savoir dominant comme allant de soi et comme constituant un ordre épistémique absolu et paradigmatique » (E-M Mbonda, 2019, p302). Mais doit-on persévérer dans cette attitude consistant à croire que nous sommes les derniers de la classe et que l'Afrique serait inapte à tracer les sillons de son développement avec ses propres ressources ? Cette lancinante question doit négativement être résolue par le développement d'une épistémophilie à l'égard des savoirs endogènes, pour y percevoir, avec une claire conscience, les jeux et enjeux pour le développement de l'Afrique d'une part et la résolution des nombreuses pathologies sociales d'autre part. Convaincus de ce que « le développement se fait à partir de soi, à partir des éléments ou des matériaux tirés de sa culture » (Y. Kouma, 2011, p.152), nous invitons l'être africain à une émancipation intellectuelle pour sortir de l'état de tutelle occidentale dont il est lui-même responsable.

Pragmatiquement cette émancipation passe par la promotion des cultures endogènes. Laquelle valorisation se présente comme un réel atout pour le rayonnement du tourisme qui à son tour contribue significativement à la relance socioéconomique. Le tourisme est l'un des secteurs qui permet à un pays d'engranger des fonds pour assurer son développement. C'est notre particularité, notre spécificité en tant qu'Africains qui aiguise la curiosité des étrangers et les pousse à venir de partout dans le monde. On ne saurait donc faire de nos États des pôles attractifs pour les touristes si nous-nous investissons dans le périlleux chemin du mimétisme culturel. C'est ici l'occasion de saluer des initiatives comme le FESPACO (Festival Panafricain du Cinéma et de la télévision de Ouagadougou), le FEMUA (Festival

⁴ <https://rezoivoire.net/ivoire/patrimoine/3696/rituel-de-ladjanou.html>, consulté le 02 avril 24 à 13h25.

des Musiques Urbaines d'Anoumabo) et autres qui valorisent autant que possible les savoirs endogènes sur le plan cinématographique, musical ; en un mot culturel.

Aussi, faut-il mentionner que l'enseignement des langues africaines dans les écoles et universités et les productions littéraires, scientifiques dans ces langues serait des atouts majeurs. Un tel projet ne manquerait pas d'être audacieux et périlleux vu que pour avoir plus de visibilité dans ce monde englobant, pour prendre part aux réflexions et prises de décisions afin de comprendre les enjeux de la mondialisation, il faut se servir des langues dominantes comme le français, l'anglais, l'allemand, le chinois... À ce sujet, Alena Rettova a énuméré un certain nombre de raisons qui expliquent l'indispensabilité des langues internationales pour les Africains. Il s'agit entre autres de la grande audience, la difficulté à promouvoir les langues africaines dans un contexte de sous-développement, le prestige attaché à la maîtrise des langues occidentales et la difficulté à choisir une langue parmi de multiples langues africaines (A. Rettova, 2002, pp.129-130). Dans *L'Orphée noire* (1948, p.XVIII), Jean-Paul Sartre l'avait aussi compris lorsqu'il disait que « ce qui risque de freiner dangereusement l'effort des noirs (...) c'est que les annonceurs de la négritude sont contraints de rédiger en français leur évangile. Dispersés par la truite aux quatre coins du monde, les noirs n'ont pas de langue qui leur soit commune ; pour inciter les opprimés à s'unir ils doivent avoir recours aux mots de l'opprimeur ». Substantiellement, Sartre invitait, par ces propos, les négritudins à faire la promotion des langues africaines pour mieux véhiculer leurs messages.

Il est certes évident que dans un monde qui se veut englobant et universel, l'Afrique ne saurait se départir des autres civilisations sinon elle s'étiolerait inéluctablement. L'objectif n'est pas d'encourager un repli identitaire qui consisterait à retourner en Afrique pour ne parler dorénavant que le Wolof, le Bambara, le Moré, le Bété, le Baoulé.... Ce serait d'ailleurs trop suicidaire. Il s'agit plutôt pour l'Africain de refuser de tourner définitivement le dos à sa culture, sa langue au profit de celles du Ponant. À côté de ces langues qui servent de base pour les échanges politiques, culturels, commerciaux..., faire la promotion des langues maternelles africaines est aussi nécessaire. L'avantage sera de promouvoir la culture africaine et rendre accessibles à tous, par leur traduction dans une ou deux langues africaines choisies sur des bases objectives et scientifiques, toutes les productions littéraires, scientifiques etc. d'ici et d'ailleurs. Cela briserait toutes les barrières linguistiques et mettrait toutes les personnes sur le même diapason. Le projet de traduction de certains ouvrages africains dans d'autres langues africaines est à saluer⁵. Les Startup intégrant les langues locales dans le développement des applications en vue de les rendre plus accessibles à toutes les couches sociales africaines sont également à encourager.

De même les nombreuses crises sociopolitiques qui font tourner les sociétés africaines dans le cercle vicieux du sous-développement pourraient être évitées par le recours aux sources ancestrales de résolution de litiges entre peuples : le *Sanankouya* (Mandé) ou le *touphkê*⁶ (Akan).

⁵ L'Université Félix Houphouët-Boigny a par exemple lancé le projet de traduction en des langues maternelles ivoiriennes l'ouvrage *Aspects de la civilisation africaine* d'Amadou Hampâté Bâ. L'enjeu est de sortir les riches savoirs du penseur de Bandiagara du carcan académique pour les rendre accessibles à nos parents dits analphabètes.

⁶ *Sanankouya* ou *Touphkê* : la parenté à plaisanterie.

Pour un vécu convivial et fraternel après la bataille de Kirina (1235), sous la houlette de leur *Mansa*⁷ Soundjata Kéita, les peuples Mandé réunis à Kurukan Fouga décidèrent de signer un pacte qui scelle la fraternité des peuples, d'édicter des lois et règlements de vie parmi lesquels figure le *Sanankouya*. Selon le *Mansa*, la vertu vivifiante du « *sanankouya* consiste à rire aux dépens de l'autre, mais sans que cela porte à conséquence » au *sanankoun*⁸ (D. T. Niane, 2010, p.161). De même, le *toupké*⁹ est une pratique culturelle qui met l'accent sur des plaisanteries apparemment de mauvais aloi mais les enjeux réels sont la fraternité, la solidarité et la cohésion sociale. En Côte d'Ivoire, ces parentés à plaisanteries sont perceptibles entre les Kwa Akan (Agni et Baoulé), les Krou (Bété et Dida), les Wê et les Sénoufo, les Koulango et les Koyaca, les Gouro et les Yacouba, les Gouro et les Sénoufo, les familles Ouattara et Diaby. Au Burkina Faso des parentés à plaisanteries existent entre les Bissa et les Samo au sujet de l'histoire de la tête de chien, les Peuhls et les Bobo. En effet, les Peuhls, pasteurs nomades, détestent les Bobo pour leur goût trop prononcé de chenilles grillées et du dolo. Et inversement les Bobo traitent les Peuhls de buveur de lait. Les mêmes jeux verbaux existent encore entre les Samo et les Mossi. Pour les Samo, les Mossi sont peu raffinés avec des comportements barbares et leur mauvais penchant à vouloir commander. Les Mossi quant à eux estiment que les Samo sont anarchiques dans leur système d'organisation, ils sont des kleptomanes puisqu'ils ont cette habitude de voler aux femmes voire à leurs propres femmes le « zom koom » qu'ils peuvent se l'offrir (A. Nyamba, 2001, pp.5-6). Par le truchement de ces diverses alliances interethniques, les aïeux ont réussi à régler pacifiquement des différends, préserver la paix et renforcer la cohésion sociale. Quoi de plus normal qu'on s'en inspire aujourd'hui pour accoiser les vives tensions entre les différents peuples et permettre à chaque État de réaliser dans la paix, son projet de développement. Les tensions actuelles entre certains pays d'Afrique de l'Ouest et les États de l'AES pourraient s'estomper si nous tournons les regards vers ces alliances.

Ainsi, hormis les mécanismes et instruments internationaux tels le Comité des droits de l'homme, l'Assemblée générale des Nations-Unies, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme (DUDH), les Conventions, les Pactes internationaux..., il existe aussi dans le patrimoine culturel africain des techniques efficaces de prévention et de résolution des différends vers lesquels il faut tourner le regard quand la situation l'exige. La communauté internationale, avec ses moyens exogènes aux réalités africaines et parfois incompatibles avec l'histoire des peuples africains, peine bien souvent à régler efficacement les crises sociopolitiques. Les accords de Linas-Marcoussis dans la résolution de la crise ivoirienne de 2002 n'ont pas véritablement réussi à rabibocher les différents partis. Comme tel, aller toujours chercher dans l'inconnu les solutions pour améliorer les conditions existentielles en Afrique se solde bien souvent par des échecs.

Par ailleurs, face aux nombreuses crises éducationnelles, éthiques il faut aussi faire recours au mode éducationnel ancestral africain. Si la paix conditionne le développement sociétal, l'éducation également y concourt énormément. Une société va à la dérive lorsque

⁷ *Mansa* : roi des rois

⁸ *Sanankoun* : allié

⁹ Le même terme renvoie à « *Meinou* (alliance) Chez les Dida de Lakota, *atoudjiré* (il y a quelque entre nous) chez les Kroumen ou *djon* (faux esclave) chez les Malinké » (Yao Koffi et al, 2023, p.333).

les individus qui la composent sont mal éduqués. Et convaincu de ce qu'elle est le socle d'une relance économique, politique et sociale, « l'éducation est la première ressource que l'Afrique doit promouvoir pour sortir du sous-développement » (D. M. Soro, 2007, p.19). Mais en Afrique, aujourd'hui, l'éducation est faite uniquement sur le modèle extérieur. De la maternelle au supérieur, tout est calqué sur le modèle occidental sans tenir compte des spécificités africaines. Autrefois en Afrique, c'est auprès de la mère (en cuisine, au marigot...) que la jeune fille apprenait à devenir femme. Idem pour le jeune garçon qui apprenait le métier d'homme auprès de son père dans les activités champêtres et autres. Cette forme d'éducation est de nos jours perçue par l'Occident et certaines ONG comme une exploitation de l'homme par l'homme.

Du coup, l'enfant s'inscrit dans la logique qu'il a des droits qui doivent être respectés et non des devoirs. Les retombées de cette forme éducationnelle à l'occidentale se résument par les pathologies sociales : jeunesse baignée dans la facilité et la festivité, les buzz sur les réseaux sociaux, le grand banditisme, la désobéissance, la consommation de stupéfiants "Kadhafi, zombie" etc.). Sans nécessairement souhaiter le retour de la chicotte ni vouloir que les enfants subissent les pires maltraitements dont certaines personnes font preuves malheureusement, il y a néanmoins intérêt qu'on revienne à certains modes éducationnels africains d'antan. Au nom des droits de l'homme et des libertés humaines inaliénables, on autorise toutes les déviations sexuelles (LGBTQIA+¹⁰) antithétiques à l'habitus de l'Africain. Face à ces tares qui retardent tous les efforts consentis en faveur du développement, il est urgent de revenir aux valeurs éducationnelles africaines.

Considérant l'analyse faite ci-dessus relativement aux enjeux des savoirs endogènes ou locaux, conscient de ce que les pratiques culturelles africaines peuvent énormément jouer leur partition dans la résolution des nombreuses crises politiques, sanitaires, écologiques, éthiques...qui gangrènent l'Afrique et le monde, les dirigeants africains gagneraient à éviter de « se lancer, les yeux fermés, à la poursuite de l'Occident. (...) D'abord parce que nous ne rattrapons pas l'Occident sur une course dont il conçoit, seul, les règles. Et puis aussi parce que (...) le but ultime de toute course est le bonheur » (A. Koné, 2021, p.193). Cela dit, le développement de l'Afrique doit se faire dans l'houaiche des besoins essentiels et vitaux mais aussi et surtout de l'épistémè locale. Au-delà, tout projet de développement uniquement axé ou calqué sur les modèles exogènes serait difficilement viable.

Vouloir se développer en ne s'enveloppant qu'avec la couette épistémique des autres, c'est s'enliser indéfiniment dans la glue du sous-développement car c'est avec ses propres armes qu'on livre le meilleur combat. P. J. Hountondji a raison de dire qu'il faut être « capable de compter sur sa propre expertise, sur sa propre matière grise et sa capacité à maîtriser ses problèmes à partir de ses ressources propres » (1997, p.171). Sur ces entrefaites, l'Afrique a intérêt à prendre élan sur ses savoirs (sa rationalité) qui sont, à n'en point douter, des voies qui favoriseront son développement. Néanmoins, « la philosophie *sankofaïste* » invitant à un retour vers soi-même sans se fermer à l'autre soi ; l'alter égo, il faut aujourd'hui, dans ce monde de réseautage et global où les savoirs sont dans

¹⁰ Lesbiennes, Gays, Bisexuel(le)s, Transgenres, Queers, Intersexué(e)s, Asexuel(le)s, Aromantique(s).

une connexité homogène, évoluer dans un univers épistémique commun. D'où l'appel du *Sankofa* à une heuristique dialogique des savoirs endogènes et exogènes.

3. Savoirs endogènes et exogènes : vers une heuristique dialogique

Quoique les problèmes et leurs modes de résolution soient spécifiques à chaque société, il faut reconnaître que relativement aux nombreuses crises actuelles (écologiques ou environnementales, sécuritaires, sanitaires...) que traverse le monde, toutes les sociétés humaines sont logées à la même enseigne. De cette commune souffrance face à ces crises, nous avons une commune responsabilité à assumer. Une collaboration entre les savoirs endogènes et exogènes devient alors indispensable. C'est l'avis de Walter Mignolo (2015, p.304) pour qui désormais, nous devons évoluer dans un « espace-monde monde, un espace diatopique où se rencontrent des savoirs provenant de divers topoï, chaque topos étant reconnu comme un lieu légitime de production de la connaissance, un lieu fournissant à la fois un point d'ancrage, un point de départ et un point d'arrivée pour le mouvement de la circulation entre les différents lieux épistémiques ». Mais comment, dans la praxis, cette collaboration pour un avenir plus inclusif et équilibré peut-elle se faire et à quels niveaux ?

Pour le bien-être de l'humanité face à la crise environnementale, une synergie entre les savoirs d'ici et d'ailleurs peut contribuer à la préservation de l'environnement. Loin d'être inutiles comme peuvent croire certains esprits trop scientistes, les connaissances endogènes africaines basées sur des siècles d'observation et d'interaction avec la nature, sont à même de mettre à disposition des pratiques agricoles durables comme l'agroécologie. Les savoirs endogènes africains ont, en effet, une profonde compréhension de l'écosystème local, des plantes médicinales et des pratiques agricoles durables. De par leur combinaison avec des innovations technoscientifiques issues des savoirs exogènes, il est possible de développer des méthodes de culture plus résilientes, productives et pour la préservation de la biodiversité. Pour nous en convaincre référons-nous aux techniques de gestion traditionnelles des terres en Afrique comme l'agroforesterie et la rotation des cultures. Ces techniques peuvent être intégrées aux pratiques agricoles modernes pour restaurer les sols et réduire l'utilisation abusive et nocive des pesticides.

Notons aussi que cette interaction entre les savoirs est un véritable facteur de résilience face aux changements climatiques qui est l'une des menaces actuelles pour l'humanité. En réalité, la combinaison des savoirs traditionnels sur les cycles climatiques locaux avec des modèles climatiques globaux favoriserait une meilleure anticipation et adaptation des impacts du changement climatique. Les pratiques agricoles ancestrales offrent des solutions idoines pour faire face à des conditions climatiques extrêmes. Des initiatives de conservation pourraient donc bénéficier de l'expertise des populations locales qui ont une parfaite maîtrise de leur biotope. En intégrant des approches scientifiques, comme la biologie de la conservation, ces initiatives peuvent être plus efficaces. À titre d'exemple, des programmes de reforestation qui incorporent des espèces indigènes peuvent être mieux acceptés par les communautés locales. C'est dire que le dialogue interculturel est une initiative à encourager vu qu'il permet de promouvoir une mutuelle compréhension et

d'identifier des solutions communes aux défis environnementaux. Cela peut inclure des échanges de connaissances entre chercheurs, ONG et communautés locales.

Face aux crises sanitaires sous l'emprise desquelles ploie également l'humanité, aucun domaine de connaissances pouvant aider à l'éradication ou du moins à l'atténuation du mal ne doit être écarté ou banalisé. La médecine conventionnelle, moderne ne cesse certes de réaliser des exploits en termes de techniques de soins et de remèdes contre les maladies. Toutefois, il y a des maladies que les sachants traditionnalistes africains peuvent guérir à l'aide de certaines plantes, racines, écorces... sans interventions chirurgicales dispendieuses. La médecine conventionnelle ne possédant pas toujours le monopole de l'efficacité thérapeutique, les savoirs thérapeutiques africains peuvent être des palliatifs considérables. En effet, dans certains domaines comme les fractures osseuses, les hématomes ("bosses"), les brûlures..., les techniques thérapeutiques traditionnelles africaines ont acquis une réputation empirique parfois supérieure à celle de la médecine hospitalière.

En Côte d'Ivoire, au Ghana, au Mali comme au Nigéria, les "faiseurs d'os" ou les rebouteux traditionnels soignent les fractures grâce à des techniques de réduction manuelle¹¹, de contention avec des attelles végétales, de massages et de préparations à base de plantes. Comment cette stratégie thérapeutique traditionnelle pourrait-elle être en synergie avec celle dite conventionnelle ? Cette synergie peut se réaliser si, dans un premier temps, l'hôpital réalise la radiographie, recherche les lésions nerveuses ou vasculaires et détermine la nécessité d'une chirurgie. Et dans un second temps, le rebouteux traditionnel participera à la rééducation, aux massages ou à certaines techniques de contention validées. Lorsque nous prenons le cas des hématomes ou tuméfactions communément appelées "bosses", elles sont traditionnellement traitées par des cataplasmes de plantes, des décoctions anti-inflammatoires et des massages. La synergie thérapie traditionnelle-thérapie moderne consisterait à poser un diagnostic médical et, utiliser, si cela est approprié, des traitements traditionnels validés comme complément. Dans cette logique argumentative, l'anthropologue médical Arthur Kleinman (1980, p.24) dira que « les systèmes médicaux sont des systèmes culturels ; ils ne sont pas seulement des ensembles de connaissances sur la maladie, mais aussi des façons socialement organisées de soigner ».

On retiendra au total que le dialogue incessant entre les savoirs endogènes africains et exogènes peut favoriser des approches plus holistiques, globales empruntées d'efficacité pour le plus grand bien de tous. Cette conviction trouve son enracinement dans la métaphore de l'arbre chez Ki-Zerbo. Selon lui (2003, p.172), « l'arbre est [certes] enraciné, il passe dans les profondeurs de la culture sous-jacente, mais il est ouvert aussi vers des échanges multiformes, il n'est pas emmuré et scellé ». C'est dire que la reconnaissance et la valorisation des parts contributives de chaque système de connaissance peut permettre d'atteindre un équilibre profitable à la fois à l'écosystème et à l'humanité.

¹¹ Technique de remise en position anatomique normale d'un os fracturé ou une articulation luxée, en utilisant les mains et des manœuvres spécifiques, sans recourir à une intervention chirurgicale.

Conclusion

L'Afrique ploie sous le joug du doute. À la croisée des chemins, elle hésite entre modernisme et traditionalisme. Son patrimoine épistémique ayant été banalisé depuis la colonisation et la mondialisation, l'Africain ne se mire aujourd'hui que dans le miroir gnoséologique des autres. Son riche patrimoine culturel, technoscientifique est remis aux calendes grecques au profit des épistémès exogènes. Mais pour éviter de se perdre en perdant le monde avec elle, l'Afrique se doit d'éviter l'oubli de ses savoirs sur le chemin du développement. Il lui faut avant tout se libérer du préjugé mortel qui peut faire imaginer que son savoir est un non-savoir incapable d'instiguer le développement. Sortir du carcan illusoire, qui présuppose l'oubli de soi pour se diluer et se perdre dans un universel aussi creux que dogmatique, est ce à quoi ce présent travail invite l'être africain. Car comme l'a reconnu Aimé Césaire, il y a deux manières de se perdre : soit par une ségrégation murée dans le particulier soit par une dilution dans l'univers.

La solution pour éviter d'errer sans but précis dans ce monde et s'y perdre finalement est d'évoluer dans un univers épistémique commun où chaque individu s'enracinant dans sa propre gnose, sans toutefois s'enfermer ou rester hostiles aux autres, apportera son expertise à l'édification de ce monde.

Références bibliographiques

- BOA THIEMÉLÉ, R. (2010), *La sorcellerie n'existe pas*, Abidjan, CERAP.
- DIAKITÉ, S. (2018), *Waati seraa. La voix du temps ou l'appel des incompris*, Québec, Différence pérenne.
- HIEN, S. (2017), *Le Yolon bo dans les rites funéraires Lobi*, Saarbruck (Allemagne), Éditions Universitaires Européennes.
- HOUNTONDJI, P. J. (1997), *Combats pour le sens : un itinéraire africain*, Cotonou, Éd du Flamboyant.
- KARAMOKO, A. (2017), *Les enjeux du discours philosophique pour l'Afrique*, Paris, L'Harmattan.
- KI-ZERBO, J. (2003), *À quand l'Afrique ? Entretien avec René Holenstein*, Éd. De l'Aube, Paris.
- KLEINMAN, A. M. (1980), *Patients et guérisseurs dans le contexte de la culture : exploration de la zone frontière entre l'anthropologie, la médecine et la psychiatrie*, Berkeley, Presses universitaires de Californie.
- KOUMA, Y. (2011), « Des savoirs endogènes au développement endogène : le pari de l'intégration africaine », *Lettre d'Ivoire*, N°012, p.144-157.
- MBONDA, E-M. (2019), « La décolonisation des savoirs est-elle possible en philosophie ? », *Philosophiques*, vol 46, n°2, p.299-325.
- MIGNOLO, W. (2015), *La désobéissance épistémique. Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang-Éditions scientifiques internationales Coll. Critique sociale et pensée juridique, vol.2.
- MOUSSAVOU, R. (2012), « La possibilité d'intégrer les savoirs endogènes dans l'enseignement des sciences au Gabon : points de vue d'enseignants en formation à

- l'issue d'un entretien collectif », *Recherches qualitatives*, Université du Québec à Trois-Rivières, vol 31, n°1, p.205-224.
- NIAMKEY, K. (2019), *Controverse sur la philosophie africaine*, Paris, L'Harmattan.
- NIANE, D. T. (2010), *Kouroukan Fougá. Soundjata et l'Assemblée des Peuples. La Charte du Mandé*, Abidjan, NEI/CEDA/SAEC.
- NYAMBA, A. (2001), « Les relations de plaisanteries au Burkina Faso », *Communication* [En ligne], Vol.21, n°1, mis en ligne le 25 janvier 2016, consulté le 25 mars 2024 à 2h 30, URL : <http://journals.openedition.org/communication/5503> p.5-6). (L'article complet p.119-140).
- RETTOVA, A. (2002), « le rôle des langues africaines dans la philosophie africaine », *Rue Descartes*, n°36, vol. 2, PUF, p.129-150.
- SARTRE, J-P. (1948), *Orphée noire*, in « Introduction à l'anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de la langue française de Léopold Sedar Senghor », Paris, PUF, rééd, « Quadrige », 2001.
- SORO, D. M. (2007), « Joseph Ki-Zerbo et le souci de l'Afrique », *Bulletin du CODERSIA*, n°3 & 4, p.18-20.
- TCHONANG, G. (2013), « Quelle mystique pour la renaissance africaine ? », *Théologiques*, Université de Montréal, vol 21, n°2, p.251-284.
- YAO, K. et al. (2023), « Le poids du kpétou dans les toukpé en Côte d'Ivoire », in *Revue Infundibulum Scientific-Édition spéciale- (Actes des rencontres de l'UAO autour de l'Hispanisme III^e édition)*, septembre, p.330-341.